

BIBLIOGRAPHIE

COMPTES RENDUS

F. de Saussure. — Cours de Linguistique générale, publié par Ch. Bally et A. Sechehaye, Paris et Lausanne, Payot, 1916, in-8° de 338 p., 6 francs.

Voilà un livre que F. de Saussure n'aurait certainement jamais publié. Depuis son célèbre *Mémoire sur le système primitif des voyelles dans les langues indo-européennes*, paru en 1878, il n'a laissé imprimer que quelques articles, en fort petit nombre et comme à regret, mais pas un seul livre. Nous croyons savoir pourtant qu'il avait de bonne eure entrepris un livre au moins, dont la rédaction avait été poussée fort avant ; mais l'ouvrage n'a jamais été achevé et on n'en a rien retrouvé. F. de Saussure en était venu très vite à contracter un tel besoin de perfection dans ce qu'il écrivait qu'il n'arrivait plus à se satisfaire. Tel article qu'il n'a consenti à donner qu'en cédant aux sollicitations d'une revue qui lui était chère ou d'un comité qui organisait des « Mélanges » en l'honneur d'un collègue ou d'un ami, a été refait deux ou trois fois par lui d'un bout à l'autre sur les épreuves ; et pourtant ces refontes ne changeaient rien d'essentiel à sa pensée, qui avait été dès le début très fermement arrêtée, et sa première rédaction était déjà claire, limpide, lumineuse, comme ses leçons dont la forme était toujours improvisée. Il nous souvient qu'étant encore son élève, avec l'audace des jeunes gens qui ne craignent pas de donner des conseils même à leurs maîtres, nous le pressions instamment de publier certaines théories dont nous entrevoyions la aue portée. Qu'importe, lui disions-nous, que la solution de quelques menus détails reste douteuse, lorsqu'il est certain qu'elle ne saurait jamais compromettre la solidité de l'édifice ? C'est la vue d'ensemble qui est utile et féconde, et si quelque accessoire infime a échappé à l'œil de l'architecte, le plus obscur peut-être des ouvriers parachèvera son œuvre. Il nous écoutait avec une indulgence sereine et une bienveillance affectueuse ; mais la théorie ne paraissait pas.

On comprendra, dans ces conditions, quel a été l'embarras et quels ont été les scrupules de sa famille et de ses élèves, MM. Ch. Bally et A. Sechehaye quand ils ont eu l'idée de publier le cours qu'il avait professé sur la linguistique générale durant ses dernières années. S'ils ont fini par s'i résoudre, à la suite de longues hésitations, ce n'est qu'après s'être bien rendu compte que cette publication, loin de ternir la mémoire vénérée du maître, ne pouvait

qu'en rehausser l'éclat, et d'autre part que la divulgation des idées contenues dans ces cours devait être de toute première importance pour la linguistique. Ils ont eu pleinement raison. Mais quel travail et que de difficultés pour mettre leur projet à exécution ! Aucun des deux éditeurs n'avait pu suivre personnellement les trois cours faits par F. de Saussure de 1906 à 1911 sur la linguistique générale. Ils ne disposaient pour ces trois cours que de notes prises par des tiers, notes souvent très sommaires, parfois discordantes, rédigées par chacun à sa manière, à son point de vue personnel, selon ses aptitudes et l'usage qu'il comptait en faire. Il fallait collationner et amalgamer tout cela ; mais les divers cahiers se recouvraient fort mal et ne permettaient pas, à proprement parler, de reconstituer les trois cours. D'autre part, publier successivement les trois cours n'aurait pu donner qu'un livre étrange et incohérent ; certaines questions seraient revenues trois fois et pas toujours envisagées du même biais ; il y aurait donc eu des redites et parfois des contradictions apparentes ; des points secondaires auraient occupé une place hors de proportion avec leur rôle effectif, d'autres, plus importants, mais réduits à un développement exigü, auraient risqué d'échapper presque à l'attention du lecteur. Les éditeurs ont donc renoncé à agir ainsi, et ont pris un parti plus ardi, mais en même temps, peut-on dire, plus périlleux. C'est de fondre les trois cours en un seul, de s'assimiler et de pénétrer bien exactement la pensée du maître dans chaque partie, en évitant toujours de l'interpréter par crainte de la trahir, d'ordonner toutes ses idées dans l'ensemble de telle sorte que chacune y fût à sa place avec la valeur qui lui revient, et de faire ainsi un livre qui reconstituât le système tel que l'envisageait l'auteur. Mais c'était fort malaisé, car F. de Saussure n'avait jamais fait un cours complet de linguistique générale, et certaines parties avaient été totalement laissées de côté, les unes parce qu'il n'avait peut-être pas l'intention de les traiter jamais, les autres parce qu'il les avait réservées expressément pour des cours ultérieurs. On ne pouvait donc pas construire un édifice complet, puisqu'on n'avait pas de matériaux pour le tout. A côté des lacunes, certaines leçons semblaient des ors d'œuvre, ne se rattachant nettement à aucune partie du système. Il s'en sont tirés à leur honneur. Ils méritent des éloges sans restriction pour le service qu'ils ont rendu à la science et pour la piété dont ils ont fait preuve envers leur maître. Ils nous ont donné un livre qui se tient, avec un système qui se déroule bien, et certains chapitres plus ou moins isolés, venant à l'occasion sous forme d'appendices. Ce n'est pas un livre de F. de Saussure, mais c'est un livre fait avec ses idées et en partie avec ses phrases.

De résumer un livre aussi riche en aperçus divers, il ne saurait être question ; la table des matières occupe cinq pages. Tout n'est pas nouveau, et il est aisé de comprendre qu'il ne pouvait en

être autrement ; on ne peut pas ,dans un cours continu, passer sous silence des points importants sous prétexte qu'on n'a rien d'absolument neuf à en dire ; ce ne serait plus un cours, mais des leçons isolées sur des points détachés. Telle la question des dialectes ; mais il faut avouer que personne ne l'avait jamais présentée avec autant de netteté et de précision. Telles les distinctions fondamentales entre la parole, la langue et le langage, entre la phonologie, la linguistique synchronique et la linguistique diachronique. Tout cela encore, dira-t-on, n'est pas nouveau ; mais qui le dira ? Les cervelles étriquées qui se dessèchent à bâtir des étimologies, les esprits bornés qui raccourcissent leur vue à mettre au bas des textes des notes filologico-linguistiques. Pour ceux-là rien n'est nouveau, car ils ont entendu parler de tout, sans d'ailleurs chercher à comprendre. Confinés dans leur obscur travail de cirons, ils ignorent que le général seul est objet de science, ils ne voient que les petits faits isolés, plus ou moins tangibles c'est vrai, mais aussi plus ou moins faux, et la théorie générale qui les réunit tous, qui les domine, qui les éclaire, qui les féconde, est pour eux lettre morte.

Certes aucun linguiste digne de ce nom n'ignorait l'existence des questions qui sont ici traitées par F. de Saussure ; mais aucun ne les avait résolues avec la même sûreté, et beaucoup mêlaient ce qu'il a si judicieusement distingué. Ceux qui avaient eu le privilège d'être ses élèves avaient tous quelque idée de ses théories, parce qu'avec un peu de pénétration on pouvait en entrevoir quelque chose dans ses moindres leçons ; quel que fût le sujet qu'il traitât on sentait que son enseignement reposait sur des principes rigoureusement établis, auxquels il devait s'être arrêté de très bonne cure car c'est déjà sur eux qu'avaient été assises les parties essentielles de son *Mémoire*. Ce sont ces principes que ses anciens auditeurs retrouvent aujourd'hui dans le *Cours de linguistique générale*. Seulement ils les ont maintenant dans toute leur ampleur, formant un ensemble, voire un système, tandis qu'auparavant ils n'en avaient entrevu que des éléments plus ou moins fragmentaires, plus ou moins complets selon les circonstances. En ce qui nous concerne personnellement, il est un point sur lequel, grâce à quelques conversations particulières qui remontent à vingt-cinq ans, nous connaissions tout ce que l'on peut lire aujourd'hui dans le *Cours*. Il n'était pas de ces maîtres, en effet, pour qui tout est fini quand ils ont terminé leur enseignement officiel ; il n'évitait pas les entretiens avec certains de ses élèves, et ses causeries étaient infiniment plus suggestives que ses conférences qui l'étaient déjà tant. Le point dont il s'agit est la théorie de la syllabe, question qui a été bien des fois agitée avec un médiocre succès et pour laquelle nous estimons qu'il a donné une solution définitive. Comme c'est une question d'une importance capitale, nous en dirons quelques mots.

Après avoir défini le fonème, définition dans laquelle il a bien

soin de faire intervenir l'élément acoustique à côté de l'élément articulatoire, alors que l'on néglige trop souvent le premier au profit du second, F. de Saussure classe les fonèmes en 7 catégories d'après leur degré d'aperture, c'est-à-dire l'écartement des organes fonateurs au point d'articulation, depuis l'aperture zéro ou occlusion jusqu'à l'aperture maximale. L'aperture ne doit pas être confondue avec l'ouverture buccale telle que nous l'avons définie dans notre *Traité de prononciation française* (p. 12); cette dernière ne concerne que les voyelles et fournit un moyen pratique de différencier leurs nuances au point de vue articulatoire, qui correspondent à leurs nuances au point de vue acoustique. Puis il considère la combinaison des fonèmes, c'est-à-dire le fonème dans la chaîne parlée, et il reconnaît qu'il y est tantôt implusif tantôt explosif. La consécution d'un ou plusieurs fonèmes explosifs rangés par aperture croissante et d'un ou plusieurs fonèmes implusifs rangés par aperture décroissante constitue une syllabe. La frontière syllabique est le passage d'un fonème implusif à un fonème explosif. Le point vocalique de la syllabe est l'endroit où apparaît la première implosion, quelle que soit l'aperture du fonème qui fournit cette implosion, et quels que soient les fonèmes qui précèdent, même zéro. Une diftongue n'est qu'un groupe implusif, et par conséquent les éléments d'une diftongue ne peuvent être rangés théoriquement que par ordre d'aperture décroissante.

Telle est, en quelques mots, cette théorie fonologique de la syllabe. On sait combien elle a été féconde, puisque le *Mémoire* repose en grande partie sur elle. Mais est-elle réellement juste et n'y a-t-il pas dans les langues des faits qui la contredisent ? Oui, il y a des mots comme par exemple gr. *kteis*, *vha*, *liar* qui tous deux ne comptent que pour une seule syllabe bien que le premier commence par deux fonèmes de même aperture zéro et que le deuxième contienne une diftongue dont le second élément est d'aperture plus grande que le premier. C'est ce qui est appelé ici des chaînons rompus, et comme ils ne présentent pas d'unité acoustique ils font théoriquement deux syllabes, car il n'est nullement nécessaire qu'une syllabe contienne une voyelle (cf. fr. *cht* ! [écrit d'ordinaire *chut* !] *pst* ! [écrit quelquefois *psit* !] et même *st* !) ni qu'elle commence par une consonne (cf. fr. *on*, *ou*; *eau*, *or*, *il*, etc.). Dès 1890 il nous signalait ces faits et quelques autres analogues ; il semblait en être quelque peu gêné, et il est possible que ce soient ces petites difficultés qui l'aient empêché de publier sa théorie. Pourtant ils ne constituaient pas des difficultés réelles, ils n'étaient pas propres à fournir la matière d'une objection sérieuse, et il savait mieux que personne que les faits de langue sont d'une variété illimitée, qu'une langue est soumise au cours de son évolution à des influences multiples et diverses qui donnent parfois naissance à des états aberrants, et que ces aberrances sont explicables, mais ne

sauraient en rien infirmer la théorie. Ces aberrances sont d'ailleurs en général promptement écartées et ramenées à l'ordre dans les langues dont l'évolution est à peu près libre; elles subsistent plus longtemps dans celles où elles sont maintenues par une orthographe, des traditions, des habitudes. Ainsi gr. *kteis* remonte probablement à un plus ancien *pkténs* et plus anciennement encore il i avait une voyelle entre le *p* et le *k*, comme dans lat. *pecten*. Tant qu'il i avait une voyelle après le *p* tout était dans l'ordre au point de vue fonologique. Mais quand l'évolution amuit cette voyelle, le mot se trouva commencer par trois occlusives, et comme le grec ne pouvait pas faire une syllabe uniquement avec des occlusives il s'empres-a de laisser tomber la première, *p*. Une fois qu'il n'en eut plus que deux, la difficulté était singulièrement réduite, car le grec n'ayant pas d'occlusives finales pouvait toujours, dans la phrase, répartir en une certaine mesure les deux occlusives sur deux syllabes différentes : *ho k-teis* et même *tôn k-téna*; c'est même là ce qui permit au groupe de subsister, et quand par exception le groupe apparaissait au commencement de la phrase il i était maintenu dans son intégrité par le sentiment que tous les éléments qu'il présentait dans les autres positions lui appartenaient, et on le prononçait comme on pouvait; il en est ainsi de tous les groupes difficiles. jusqu'au jour où, l'état de langue ayant changé, ils subissent une modification qui les rend aisément prononçables, ou une réduction comme dans français *tisane* qui avait été emprunté sous la forme *ptisane*. Un *é* germanique est devenu généralement *ia* en v. h. a. en syllabe accentuée : en face de got. *hēr* on a v. h. a. *hear*, *hiar*. Ce n'est pas spontanément, peut-on dire, que cet *é* est devenu *ia*, mais sous l'influence d'un élément étranger, l'accent d'intensité, qui frappant le début de cette voyelle longue lui garda sa qualité d'*e*, ou même, lui donnant une tension plus forte, en augmenta la fermeture buccale, d'où *i*, alors que la seconde partie se relâchait par contraste et compensation et devenait par suite un fonème plus ouvert, *a*. Ce *ia* est bien une vraie diftongue, car il est compris tout entier dans une syllabe, et n'est nullement *ya*. Pourtant une telle diftongue prise en elle-même est une impossibilité fonologique; fonologiquement, et sans intervention d'élément accessoire, il faut que le second élément d'une diftongue soit plus fermé que le premier. Mais on ne doit pas oublier que dans les langues il s'établit fréquemment des systèmes de compensation; ce n'est plus de la fonologie, ce sont des faits de langues, qui peuvent se produire grâce à la multiplicité des actions qui entrent en jeu simultanément, se superposent et parfois se contredisent. Ainsi en français on prononce normalement l'*e* ouvert de *pré* avec une ouverture buccale très sensiblement plus grande que l'*e* fermé de *pré*; mais on peut, sans que l'impression acoustique soit différente, prononcer l'*e* de *pré* avec une ouverture buccale

beaucoup plus considérable que celle qui est normale pour *è*, et l'*è* de *père* avec une ouverture beaucoup moindre que celle qui est normale pour *é*; l'écartement des mâchoires étant changé, il s'établit dans le jeu de la langue et des lèvres un système de compensations. Le *prākṛit* emploie pour le même mot la forme *sōma-* et la forme *sōmma*; c'est une équivalence reposant sur un système de compensations. Le *ia* du v. h. a. ne devient pas *ya* parce que l'accent qui porte sur l'*i* lui maintient sa qualité de premier élément implusif de la syllabe, malgré l'aperture plus grande de l'*a* qui suit, et réduit ce dernier au rôle d'une sorte de résonance accessoire. Un *i* normal et inaccentué suivi d'un *a* normal et inaccentué ne peuvent pas constituer une diftongue, mais un *i* intense suivi d'un *a* faible le peuvent; la différence d'aperture est compensée par la différence d'intensité.

Pourtant un tel groupe est instable. La phonologie est en deors des langues, mais elle les domine. Quand il se rencontre dans une langue une aberrance la phonologie n'en est pas atteinte, et l'aberrance s'expliquera toujours en tenant compte des conditions particulières et des habitudes de la langue où elle apparaît; mais la phonologie reprend ses droits à la première occasion. Dès le vieux-allemand nous voyons le timbre de l'*a* devenir moins net et moins ouvert : *hier*, et plus tard cet élément se résorbe dans l'*i* en l'allongeant: allemand moderne *hīr* (écrit *hier*). Ce n'est pas parce que *hiar* sortait d'une forme antérieure monosyllabique que ses éléments vocaliques ne sont pas parvenus à se séparer en deux syllabes, et ce n'est pas pour cela non plus qu'ils sont redevenus monofonctionnelle en allemand moderne. La division d'une syllabe en deux et la réunion de deux en une n'ont rien d'insolite. *Hiar* aurait pu devenir *hi-ar*, si l'accent n'avait pas subordonné le deuxième élément vocalique au premier. C'est ainsi qu'en français *meurtryer* est devenu *meurtri-er* le jour où la langue s'est trouvée incapable de prononcer un groupe explosif *occlusive + r + y*, groupe difficile à cause du peu de différence d'aperture de l'*r* et du *y*. Il aurait pu devenir *hyar*, si l'accent à place fixe n'était pas resté obstinément sur l'*i*, lui maintenant sa fonction implusive. Ainsi en français *il mari-a* est devenu *il mariya*: le luchonnais, où l'accent n'a pas une place fixe et peut apparaître sur l'une des deux dernières syllabes, a fait de latin *spīna* d'abord *espi-a* par chute de l'*n* intervocalique, puis *espi-o* et enfin *espyó*; de *mātrōna* il a fait *mairi-a*, puis *mairi-o* et enfin *mairwó*; le latin, où l'accent peut être sur l'une des trois dernières syllabes, a changé *fil-olu* en *filjólú*. Enfin *hiar* aurait pu monofonctionner sa diftongue en une voyelle d'un timbre intermédiaire entre celui de l'*i* et celui de l'*a*, revenant ainsi très près de son point de départ *hēr*, si l'accent n'avait pas donné au timbre de l'*i* un renforcement et une prédominance le mettant à l'abri de l'influence d'un fonème voisin. Ainsi en

français *muert* est devenu *mær* (écrit *meu:t*) ; ainsi *haine*, *guine*, *sain*, etc., sont devenus *hainc* *gaine*, *sain(doux)*. Au reste le français, qui a possédé des diftongues autrefois, n'en connaît plus et n'en reconnaît plus ; c'est un état de langue : deux voyelles en contact font deux syllabes ; pourtant il n'y a pas de différence fondamentale entre les deux premières syllabes de *haissons*, *traïssons* (écrit *trahissons*) et la deuxième de allemand *abweisung*. Fonologiquement c'est une diftongue dans les trois mots ; fonétiquement il devait avoir une monoftongue en français, comme dans *haine*, etc., et c'est pourquoi l'on trouve en ancien français *traison* en deux syllabes, *pays* en une, *paisant* en deux (ce dernier encore seul usité dans certaines provinces). Si la langue a tantôt maintenu tantôt rétabli l'*a* et l'*i* distincts et comptant pour deux syllabes, c'est sous l'influence de *hair*, *trahir*, où il y a nettement deux syllabes parce que la seconde voyelle est accentuée et par là insubordonnable à la première ; ces formes sont d'ailleurs tout-à-fait anormales et dues à l'influence des autres infinitifs en *-ir*, comme *naïf* est dû aux autres adjectifs en *-if*, tels que *oisif*. C'est l'analogie qui est responsable de cette entorse à la fonétique.

Quand la fonologie a été lésée, tôt ou tard elle obtient réparation ; mais ce n'est pas nécessairement par une voie uniforme. Dans chaque cas particulier elle recourt aux moyens que la fonétique de chaque langue met à sa disposition. Ainsi l'indo-européen fournissait à l'indo-iranien les éléments de formation *d'hh+to*, présentant un élément spirant entre deux occlusives ; l'indo-iranien en a fait **p'daha* qui est fonologiquement correct. En face de *echō* le grec a fait *anechtōs*, qui est correct de son côté. Autre exemple : l'indo-européen possédait nombre de mots commençant par *s* + occlusive. Nous les voyons apparaître historiquement tantôt avec *s* tantôt sans *s* : grec *stégos/tégos*. Le groupe ne faisait aucune difficulté quand dans la phrase l'*s* pouvait être implosif ; mais il se présentait telle conjoncture où l'*s* était compris entre deux fonèmes d'aperture moindre, deux occlusives. Comme les langues indo-européennes n'avaient pas le sentiment de syllabes n'ayant pas d'autre élément implosif que *s*, la fonologie n'était pas satisfaite et sur ses injonctions l'*s* s'amuisait. C'est du moins dans certaines conditions une des raisons possibles de la perte éventuelle de l'*s* ; une autre, c'est que lorsque l'*s* était implosif, se rattachant au dernier chaînon implosif du mot précédent, il faisait acoustiquement l'impression d'appartenir à ce mot précédent et pouvait facilement être détaché, par une fausse coupure grammaticale, du mot dont il faisait lexicologiquement partie. Un autre moyen d'obtenir le syllabisme exigé par la fonologie est celui que l'on constate en ancien français (et déjà en latin vulgaire), et qui consiste à développer par une protèse vocalique l'embrion de syllabe constitué par *s* initial devant occlusive ; ainsi l'ancien français répond par *ester* à

latin *stare*. Quoique cette protèse se soit généralisée, c'est évidemment après consonne et à l'initiale absolue qu'elle est née. Dans les mêmes langues il n'est pas rare que la morphologie fasse apparaître à l'intérieur d'un mot un *s* entre deux occlusives; la difficulté est la même; elle a été résolue suivant les cas et les langues par la chute de l'*s*: skr *alīpta* de **alīpsta*, ou par celle de la première des deux occlusives: lat. *miscēō* de **micseō*. C'est à ce dernier procédé qu'a eu recours l'ancien français quand le latin lui a livré de ces groupes qu'il avait gardés soit à cause de la date récente de leur formation soit à cause de la nature des occlusives: anc. fr. *astēir* de lat. *abstinēre*.

Un autre point qui embarrassait F. de Saussure, mais dont il n'est pas question dans le *Cours*, c'est l'existence de chaînons implisifs comme *èy*, *ay* (*soleil*, *travail*). Ici encore il n'y a pas de difficulté réelle. Dire qu'un *i* et un *yod* sont le même fonème, la première fois en fonction vocalique, la deuxième en fonction consonantique, n'est pas rigoureusement exact. Dire que *i* est la forme de ce fonème lorsqu'il est implisif et *yod* lorsqu'il est explosif, est en somme une simplification. C'est vrai le plus souvent en phonétique, ça ne l'est pas d'une manière absolue en phonologie. Un *i* explosif est un *i* explosif, non un *yod*; en fait il devient un *yod* dans la plupart des langues parce que ces langues ne distinguent pas deux fonèmes aussi voisins. Mais il n'est pas moins vrai que le *yod*, toute question d'origine mise de côté, est un fonème à part, qui existe par lui-même; c'est une spirante au même titre que *s*, *z*, *r*, etc., et de même que ces dernières peuvent être indifféremment explosives ou implisives [*sel-laiss(e)*, *zèle-lès(e)*, *rad-lar(e)*], les spirantes *y*, *w*, *ir* le peuvent aussi (*ya-ay*, *wa-aw*, etc.). Il y a des langues qui ne connaissent pas les diftongues *ai*, *au*, mais seulement les chaînons implisifs *ay*, *aw*; il y en a même qui ont changé d'anciens *ai*, *au* en *ay*, *aw*.

Il est bien d'autres chapitres qui appelleraient un commentaire ou des observations complémentaires, mais nous nous bornerons à celui-là, voulant laisser au lecteur le plaisir de savourer les autres sans les lui déflorer. Nous ajoutons que cet ouvrage, bien que ce soit un cours et parfois un résumé de cours, est à la portée de tout homme instruit, et peut être lu par lui avec curiosité et profit. La phonologie, quoique nous ayons insisté particulièrement sur elle, n'en occupe qu'une faible partie; comme le titre l'indique, c'est un cours de linguistique générale et la science des langues y est envisagée sous ses principaux aspects. Il n'est pas un homme intelligent que les langues humaines puissent laisser tout à fait indifférent, car elles sont le phénomène le plus spécial qui distingue l'homme des animaux, le moyen le plus essentiel dont il dispose pour traduire et communiquer le travail de son intelligence, et même dans une certaine mesure pour la développer. Or tout le monde y trouvera

son compte. Même ceux qui s'intéressent particulièrement à la philosophie du langage, aux conditions psychologiques de la parole, à la valeur sociale des langues, auront là ces questions traitées par un homme qui y a profondément réfléchi et qui était on ne peut mieux préparé pour en parler parce qu'il connaissait et comprenait merveilleusement les langues. Il est vrai que les gens qui font profession d'être philosophes ou psychologues se croient souvent obligés d'émettre des théories sur le langage et les langues; mais comme ils ne savent souvent pas d'autre langue que leur langue maternelle et même n'en connaissent pas l'histoire, on comprendra sans peine combien leurs théories risquent d'être purement spéculatives. Ils les tirent de leur imagination au lieu de les asseoir sur des bases réelles et solides, et ils nous font invinciblement penser à ces nourrissons à qui l'on a mis dans la bouche un suçon de verre sur lequel ils s'acharnent sans réussir à tirer autre chose que leur propre salive.

Maurice GRAMMONT.

F. Brunot. — Histoire de la langue française des origines à 1900, tome IV, 1^{re} partie : La langue classique (1660-1715), Paris, Colin, 1913, in-8° de XII-656 p.

Il serait peut-être hasardeux de vouloir dire ce qui manque à cette étude sur la langue classique, car nous n'avons ici que la première partie du tome IV, qui lui est consacré tout entier, et nous ne savons pas au juste ce que nous apportera la deuxième partie. Pourtant il semble bien, d'après le plan habituel de l'auteur, que cette deuxième partie doit être réservée essentiellement à l'examen des diverses catégories grammaticales de mots, avec leurs emplois et éventuellement leurs flexions, et à l'exposé de la syntaxe. Ici nous trouvons particulièrement ce qui concerne la prononciation, la phonétique si l'on veut, l'orthographe et le vocabulaire; on nous montre, et on nous le fera certainement voir de la même manière dans la deuxième partie, que cette langue classique était au fond celle de la Cour et de la plus haute bourgeoisie. Mais on ne nous décrit pas la langue de la petite bourgeoisie ni celle du peuple. Il serait singulièrement intéressant de pouvoir faire constamment un parallèle entre la langue populaire, plus libre et plus réellement vivante, et cette langue classique, qui s'est constituée en partie d'une manière artificielle, par des éliminations voulues, par un choix, qui n'a pas toujours été conséquent avec lui-même et qui n'a certainement pas été dans toutes les circonstances également heureux. On voudrait pouvoir distinguer dans cette langue de la meilleure société qui a fini par s'imposer à tous les écrivains, ce qui lui était vraiment propre et ce qu'elle possédait en commun avec la langue populaire; d'un autre côté on voudrait savoir avec précision quelles sont celles des ressources et des richesses de cette langue popu-